

À l'Académie de Nîmes.

Lorsque mon père parlait anglais, qu'il avait appris sur le tard, on le prenait pour un Brésilien.

Lorsque je parle français, on me prend hélas, presque toujours, pour une Parisienne !
Le soleil a disparu de ma voix.

La petite fille que j'ai été l'a volontairement effacé, le jour où, entrée en douzième - l'équivalent du CP - à l'école de l'avenue de Suffren, quand mes parents sont venus vivre dans la capitale, j'ai dû lire un texte à haute voix. Je savais très bien lire et j'y ai mis la musique. A ma grande surprise, à mon humiliation, loin d'être complimentée, ce fut un éclat de rire général. La maîtresse riait, les autres petites filles riaient. Je l'ai compris sans qu'on me l'explique : ma façon de parler me démarquait et me rendait ridicule, à Paris il fallait parler comme tout le monde. J'ai non seulement aussitôt corrigé mon intonation, mais je ne l'ai plus jamais retrouvée. Ce que je ne cesse de me reprocher.

« L'accent, c'est la fidélité », disait mon père.

Je n'ai qu'un message à délivrer aujourd'hui à chacun d'entre vous : sachez-le, l'accent du Sud - loin de s'être perdu – reste gravé dans mon cœur.

C'est pourquoi je suis si fière et heureuse que vous m'accueilliez parmi vous, dans cette belle et ancienne Académie. Par son histoire, par sa culture, la plus proche des origines romaines, Nîmes est la vraie capitale de l'Occitanie — le fief de la langue d'oc. Et votre Académie en maintient la flamme. De siècle en siècle, comme les champions olympiques qui se passent le relai, vous assurez sa vigueur, vous transmettez le flambeau.

C'est le plein sens du rôle des académies. Faire en sorte que la langue ne s'éteigne pas, ni ne s'affadisse. Qu'elle conserve son identité, son allégresse, et demeure vivante.

L'Académie française veille depuis 1635 sur la langue française. Elle enregistre et en accepte les mouvements, les évolutions, les innovations. Rien de plus mort qu'une langue de musée : figée, momifiée, mise en boîte. La langue française est constituée de strates extraordinairement diverses qui, sur le socle solide du latin, se mêlent et se confondent. Elle s'enrichit encore chaque jour d'apports nouveaux, venus d'horizons proches ou lointains, qui contribuent à son incessant devenir. Et c'est une chance de la regarder bouger, changer, se modeler sous nos yeux, tout en restant la même : cette magnifique langue française qui est notre commun patrimoine. Aussi précieuse qu'une cathédrale, aussi attachante et émouvante qu'un vieux village de ce vieux pays, elle n'est pas seulement un trésor national, elle dépasse largement les frontières d'un territoire, puisque nous l'avons en partage avec trois cent millions de locuteurs dans le monde : la francophonie lui offre un formidable essor, presque une nouvelle vie. La langue est un ciment entre tous ceux qui la parlent, elle est un gage d'unité, une main tendue, une promesse.

Il arrive qu'à l'Académie, je veuille dire qu'il y a un certain jacobinisme depuis 1789 veuille la rendre uniforme et lisse, en fasse disparaître par une volonté centralisatrice les aspérités, les fantaisies, les pas de côté, et en tout premier lieu les accents.

Nous sommes un petit nombre à les défendre - un petit nombre de combattants prêts à mettre la main à l'épée - quelques Bretons, quelques Corses, quelques Normands même qui se souviennent

d'un passé épique - pour maintenir la richesse de ses sources, la variété de ses expressions qui puisent au plus profond de ses terroirs, la variété enfin de ses prononciations.

La Catalogne est faiblement représentée. Après le maréchal Joffre, je suis le deuxième académicien catalan, et la première académicienne catalane. La récente élection de Christian Jambet, éminent islamologue, m'a apporté un renfort inattendu : en écoutant son discours de réception j'ai eu la surprise d'apprendre que son père était natif des Pyrénées-Orientales, roulait les R comme le mien, et qu'il avait eu comme moi l'esprit et le cœur marqués par ce pays de vignes et de tramontanes, où il nous semble à tous les deux que l'air est incomparable, sous l'égide du mont Canigou.

Mon prédécesseur au 33^{ème} fauteuil fut un Breton, et même un Breton bretonnant : Michel Mohrt, l'auteur notamment de la Prison maritime et d'un essai sur la littérature américaine qui porte ce magnifique titre - *L'Air du large*. Je l'ai bien connu, avant de lui succéder. Nous partagions la même admiration pour Berthe Morisot dont une reproduction du Portrait au bouquet de violettes par Manet ornait son bureau de la rue du Cherche-Midi. Il écrivait sous le regard de la peintre, l'un des phares de l'Impressionnisme. En buvant son whisky, toujours écossais, il me racontait ses années de jeune avocat à Marseille, puis ses années américaines. J'aimais surtout l'entendre parler de sa chère Bretagne, plus particulièrement du Finistère - là où finit la Terre. Il y avait vu le jour et y conservait une maison à Locquirec, face à l'océan, face au large. Mais son visage s'empourprait, il ressemblait alors plus que jamais avec ses longues moustaches à un major de l'armée des Indes, un major en colère, lorsque nous abordions le sujet de l'Académie. Non seulement il détestait le Dictionnaire, comme d'ailleurs tous les dictionnaires, qui lui donnaient paraît-il de l'eczéma, mais il était resté furieux du jour où, une réflexion de Jean Dutourd sur les langues « régionales » que le romancier de *Au Bon Beurre* et des *Horreurs de l'amour* assimilait à des dialectes et même à des patois ! l'avait blessé. Il s'était levé pour lui répondre, en breton bien sûr, dans un long discours improvisé qui restera dans les annales comme un acte d'insoumission - un modèle de résistance.

Je me suis fait un devoir, quai de Conti, d'assurer dignement sa succession et de défendre avec la même énergie, la même flamme nos langues natales.

Hélène Carrère d'Encausse, qui était née en Russie et qui, pour devenir française, avait dû apprendre la Constitution et chanter la Marseillaise, gardait des accents de Géorgie et aimait parler russe avec Henri Troyat, avec Andreï Makine.

Je voudrais associer son souvenir, sa lumineuse présence, à cette cérémonie. Membre d'honneur de votre académie, elle m'aurait encouragée, je n'en doute pas, à assurer le passage, à prendre à mon tour le relai.

Nos rapports n'ont pas toujours été simples, surtout au moment de la querelle de la féminisation - des noms de métiers, titres et fonctions pour les femmes. Je soutenais ardemment la cause, vis-à-vis de laquelle elle se montrait plus que réservée. Hélène est morte académicien, historien, et perpétuel au masculin. Elle a pourtant permis que se constitue la commission où j'ai évidemment tenu un rôle actif, qui après des semaines de réflexions et de débats a fini par conclure, dans le style mesuré propre à l'académie : « il n'y a pas de raison de s'opposer à la féminisation ».

Elle a bien voulu malgré ses réticences en accepter le verdict, et a parfaitement accepté le changement, l'inévitable évolution des mentalités comme du vocabulaire. Sans elle, rien n'aurait pu se faire.

Un autre combat, non moins essentiel, nous attend tous du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, qui consiste à rappeler aux Français et aux Françaises l'importance d'une langue, son rôle fédérateur et qu'elle demeure l'indispensable outil de toutes nos libertés.

A l'heure où les mots anglais et américains, souvent dénaturés, refondus en un incompréhensible globish, prolifèrent dans nos bouches et dans nos écrits, à la manière bien moins jolie des Posidonies, ces herbes marines, dans la Méditerranée, et se mettent à remplacer les mots français à une vitesse jamais vue jusque-là, au point qu'on aurait besoin d'un lexique ou d'une traduction simultanée pour s'y reconnaître, il est bon de souligner notre amour et notre fidélité.

Sans aucun chauvinisme, sans aucune intention de freiner le progrès ou de contrer l'avenir, bien au contraire, armée d'humour et de ténacité, l'Académie française a publié à l'automne dernier un petit livre rouge, fruit de plusieurs mois de réflexions et de labeur. Il se trouve qu'on m'en a confié l'édition et la préface. Le titre résume à lui seul son intention : « N'ayons pas peur de parler français ! »

Il ne contient aucune glose, aucun précepte, ni surtout aucune leçon de morale. C'est un relevé d'exemples mais ils sont éloquentes : des pays de la Loire qui s'intitulent désormais la Loire Valley à l'aéroport de Metz qui veut se faire appeler Lorraine Airport, en passant par le We Go (OUIGO) de la SNCF, il n'y manque que les dernières trouvailles, surgies par centaines hélas depuis la publication du rapport, comme celle d'un ministre qui trouve que les rues des villes ne sont pas assez « safe ».

C'est la mission des académies de travailler ensemble main dans la main.

« N'ayons pas peur de parler français » : ce petit livre porte nos espérances. Il est aussi comme tous les livres une bouteille à la mer : voyez-y de ma part un gage et un symbole d'amitié.

J'ai l'honneur, monsieur le Secrétaire perpétuel, de vous le remettre en ce jour solennel.

**DOMINIQUE BONA,
de l'Académie française**